

Une scène entre violence politique et trauma pubertaire¹

*Plus rien d'humain ne demeure et un rien demeure
qui est le plus humain²*

Parler de la torture et de la violence politique peut nous confronter inlassablement à une chaîne de questions qui nous laisse hébétés, voire sidérés. Ces questions demeurent suspendues tant qu'elles tentent de circonscrire ce qui ne peut l'être : la rage destructrice de l'humain, la haine de l'altérité, la toute-puissance d'un être déchaînée sur un autre, la jouissance sans limites. La barbarie qui, si on cherche à la comprendre, conduit inévitablement à l'aporie ou à la fascination par l'acte de violence lui-même, comme en attestent de nombreux ouvrages aujourd'hui.

Le projet de la violence d'État est d'assujettir l'autre, de l'exclure de la communauté humaine, de le réduire à n'être plus un homme. La douleur demeure indicible, aux limites de la folie pour celui qui l'éprouve, car son être tout entier est devenu otage de l'Autre, tracé de sa démesure, porte-parole dans le corps puisque toute distance par les mots a été abolie au temps de l'effroi.

« Personne ne me croira », affirmèrent les rescapés de la Shoah. C'est ce qu'écrivait notamment Primo Levi après Auschwitz, ou encore Imre Kertész, lorsqu'il fit face, adolescent, au journaliste avide de questions qu'il rencontra à son retour des camps³. Cette assertion semble renvoyer à l'incrédulité de l'autre qui n'a pas vécu l'horreur. Mais, ne pourrait-on dire que ces mots s'adressent d'abord à celui qui les formule, comme l'équivalent d'un impensable pour lui, avant même d'être un indicible ? N'est-ce pas ce dont témoignent nos patients au Centre Primo Levi⁴ lorsqu'ils ne peuvent évoquer les images qui se projettent

¹ Exposé à la réunion clinique organisée par le secrétariat à l'enseignement et aux recherches à Paris, le 26 novembre 2011.

² Varlam Chalamov, *Récits de la Kolyma*, Paris, Éditions Verdier, 2003.

³ Imre Kertész, *Être sans destin*, Arles, Actes Sud, 1998.

⁴ Le Centre Primo Levi a été créé en 1995 à l'initiative de 5 Associations : Amnesty International (section Française), Médecins du Monde, l'ACAT, Juristes sans frontières et Trêve (Association regroupant les soignants). Ce Centre d'accueil et de soins est destiné à toutes les personnes ayant subi la torture et la violence politique dans leur pays d'origine : adultes, adolescents, enfants et familles. Des psychanalystes, des médecins généralistes, une kinésithérapeute, une accueillante, des assistants sociaux et des juristes composent l'équipe du Centre de soins. Actuellement, l'équipe du Centre reçoit principalement des personnes originaires d'Afrique (RDC, Congo, Angola, Mauritanie, Guinée), de Tchétchénie, de Turquie (Kurdes) et du Kosovo (Albanais).

à l'infini sur l'écran des cauchemars ? Comme si l'acte de parole risquait d'opérer une brèche dans la digue qui ramparde illusoirement la pensée. Une frontière artificielle, en quelque sorte, tracée autour de la scène de violence telle une fortification cimentée de silence dont le sujet serait la sentinelle noctambule aux prises avec une jouissance traumatique.

Le traumatisme issu de la violence politique signe la mauvaise rencontre avec l'insensé et l'irreprésentable d'où la tentative incessante de circonscrire l'impossible du réel dans une duplication hallucinée de la scène. L'oubli et le sommeil se dérobent sans cesse. Seuls les trous de mémoire liés à des événements récents attestent l'envahissement de la pensée. « Dans ma tête, c'est comme une pièce où il y aurait trop de meubles pour pouvoir bouger » me disait ce jeune lors d'une séance, pour traduire ce sentiment constant d'être envahi, capté ailleurs, incapable de concentrer son attention sur autre chose que « ça ».

Pour entendre ces personnes dont l'expérience réside dans une rencontre extrême avec la violence et la destitution subjective, il faut pouvoir maintenir en soi le jeu de la parole et de la métaphore ; sans quoi l'on risque d'être pris soi-même au piège de la scène traumatique, capté par son déroulement répétitif, voire englué dans une sorte de partage honteux. On se souvient chez Primo Levi de l'aspect contagieux de la honte : le sujet qui l'éprouve redoute par-dessus tout de la transmettre à celui qui l'écoute, de peur que cette honte ne lui soit renvoyée en miroir par un regard fasciné venant lui rappeler son propre effroi et sa chute narcissique⁵.

Avant d'aborder ma pratique clinique avec les adolescents au Centre Primo Levi, je voudrais convoquer une autre scène, celle mise en lumière de façon exemplaire par Lacan dans sa théorie de l'angoisse, seul affect qui vaille pour lui dans la mesure où il présentifie l'Autre jusqu'à la nausée, dans un excès de présence. Il s'agit dans l'angoisse d'un savoir infailible, c'est « ce qui ne trompe pas⁶ », nous dit Lacan. Cette scène est celle de la mante religieuse qui fixe le sujet de son regard vitreux, lequel sujet ne voit pas comment il est vu par l'Autre et se demande de quoi il a l'air, s'il va « être mangé... ou pas⁷ ». C'est dans ce vacillement que réside toute la puissance de l'angoisse qui surgit lorsque le sujet ne sait pas ce qu'il est pour le désir de l'Autre : « La fonction angoissante du désir de l'Autre était liée à ceci que je ne sais pas quel objet *a* je suis pour ce désir⁸. » En cela, c'est chez Lacan que l'on sent le plus précisément combien la mort rôde tout près de l'angoisse dans une demande qui vise la perte

⁵ Je renvoie ici au passage de *la Trêve* de Primo Levi, relatant la libération d'Auschwitz par les soldats russes.

⁶ J. Lacan, *Le séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, leçon du 6 mars 1963, p. 188.

⁷ *Ibidem*, leçons du 14 novembre 1962 et du 3 juillet 1963. Cependant, les premières évocations de cette scène de la mante religieuse datent du *Séminaire IX, L'identification*, leçons du 4 avril et du 2 mai 1962.

⁸ *Ibidem*, leçon du 3 juillet 1963.

du sujet. Cependant, dans cette scène éminemment traumatique dans laquelle Lacan n'hésite pas à se présentifier lui-même, petit homme face à l'insecte de trois mètres de haut⁹, il fait tenir effroi et angoisse dans une proximité extrême à travers ce saisissement commun dans le corps. Cette scène proposée par Lacan pourrait permettre d'apporter un éclairage particulier à la clinique avec les sujets rescapés de la guerre pour repérer l'articulation entre le saisissement par l'effroi ressenti sur la scène de violence et l'angoisse qui, dans un après-coup, vient agripper le sujet. Ici, la série des *objets a* renvoie à l'assignation certaine d'objet déchet, l'objet par excellence, ce dont attestent de nombreux récits de rescapés¹⁰. On peut penser notamment aux simulacres d'exécution régulièrement pratiqués sur les lieux de torture : « J'ai le pouvoir de te tuer...ou pas. »

Que se passe-t-il lorsqu'à cette insistance du « Que me veut-il ? », question prégnante à l'adolescence, cet Autre se présentifie pour le sujet qui fait la mauvaise rencontre avec une violence le visant de l'extérieur, en tant qu'il le désire, lui, en tant que « rien » ? L'Autre à la voix féroce deviendrait exemplairement dévorant en surgissant d'une sorte de « hors monde » sans loi où règne l'invective ; ce qui serait exigé du sujet, c'est qu'il se réduise à « du rien » au service de la jouissance de l'Autre que seule l'angoisse pourrait parvenir à border, puisque c'est justement son autre face pour Lacan. Ainsi destitué, l'adolescent serait dans le temps de l'effroi et de la sidération soustrait à la possibilité de s'esquiver¹¹, sans recours à quelque scénario fantasmatique face à cet Autre qui semble ne pas vouloir le lâcher.

Adolescence et violence politique

Les adolescents que je reçois au Centre Primo Levi — que les administrations épinglent de l'acronyme « M.I.E. » pour *Mineurs Isolés Étrangers* — ont une façon très singulière d'arriver en terre étrangère. Leurs parents ont été tués ou emprisonnés, leurs frères et sœurs ont été violentés. Et, si certains d'entre eux ont été victimes « directes » de la violence, incarcérés, torturés, ou blessés lors des conflits, tous ont en commun d'avoir été pris par le regard en assistant aux exactions commises ; l'impensable s'est déroulé sous leurs yeux et ils demeurent souvent arrachés à eux-mêmes par l'horreur, captifs d'une fascination sans fond.

Certains se souviennent des cris des leurs, d'autres entendent encore le sifflement des balles perdues pendant la fuite et le bruit sourd de la chute des corps anonymes qui s'effondrent à côté d'eux. Cependant, la perte est souvent

⁹ J. Lacan, Le séminaire, livre IX, *L'identification*, Paris, éd. ALI hors commerce, leçon du 4 avril 1962, p. 227.

¹⁰ Ici, il faut souligner la traduction habituelle du titre du livre de Primo Levi *Si questo è un uomo* par *Si c'est un homme*, alors qu'il serait plus approprié de le traduire par *Si cela est un homme*.

¹¹ C'est justement du jeu de l'esquive chez les adolescents, à travers la découverte de Marivaux, que parle le film d'Abellatif Kechiche, *L'Esquive*, 2004.

déniée par ces jeunes et une idéalisation massive des figures parentales vient tenter d'obturer le passage adolescent pour maîtriser le risque de télescopage entre les fantasmes inhérents au trauma pubertaire et la violence advenue dans la réalité. Car, l'arrestation ou le meurtre des parents signe pour l'adolescent l'avènement d'une tourmente mortifère et la menace d'une condamnation à l'errance. Commence alors un long parcours solitaire lors duquel le jeune se replie sur lui-même et tente désespérément de « coller » à l'image de l'enfant idéal rêvé par ses parents. C'est le cas notamment de ces adolescents qui surinvestissent leurs études tout en demeurant à distance de leur entourage. Des jeunes qui inquiètent leurs éducateurs ou leurs professeurs parce qu'ils sont « si calmes et silencieux, parce qu'ils ne se mêlent jamais aux autres ». Et, en effet, ces jeunes parlent pendant les séances de cette panique qui les prend au corps lorsqu'un autre pointe vers eux un geste ou une parole. Mais, au « que me veut-il ? » de l'angoisse se substitue un questionnement affolé sur leur propre violence à travers un désir méconnaissable d'attaquer, de détruire : « Pourquoi ai-je envie de le tuer ? En suis-je capable ? » se demandent certains jeunes. Ici, l'étranger, « le hors-soi » représente une menace contre l'intégrité pulsionnelle ; parfois, il figure l'agresseur qui a anéanti la famille — lequel se trouve être souvent un adolescent lui-même, enfant soldat enrôlé dans l'armée ou des groupes rebelles — et face auquel le jeune s'est senti totalement impuissant sur la scène de violence, témoin malgré lui du franchissement impensable de la Loi.

Ce qui est agi dans la violence politique serait l'équivalent d'un « pire que dans les pires cauchemars », pour reprendre les termes d'un de ces adolescents, un pire que dans les pires fantasmes, pourrait-on ajouter. Un inimaginable de la cruauté humaine, exhibé sur une scène perverse à laquelle l'adolescent serait violemment contraint d'assister, et ce, au moment même où son environnement devrait pouvoir être attaqué (par lui) tout en le supportant, c'est-à-dire sans en mourir. Alors, comment transformer la menace de passage à l'acte en acte de passage ? Et comment l'écoute analytique de ces jeunes peut-elle contribuer à leur permettre d'élaborer cette expérience en l'inscrivant dans le cours de leur histoire ? Car il ne saurait s'agir que du choc lui-même (qui est l'objet privilégié de la victimologie), mais bien de ce que cette violence surgie de l'extérieur a produit comme effets singuliers dans le sujet, c'est-à-dire dans son propre rapport à la jouissance.

C'est la question des effets de la violence qui se trouve au centre de mes réflexions à propos de cette clinique avec ces adolescents. Et plus précisément tenter de saisir quels sont les différents aménagements psychiques que le jeune va pouvoir, ou pas, mettre en place pour traiter cette mauvaise rencontre avec la violence, exercée généralement dans un contexte d'impunité totale.

Lorsqu'un sujet est violemment confronté au meurtre, au viol et à la torture, la frontière entre fantasme et réalité menace de voler en éclats. Ce processus n'est pas en soi particulier à l'adolescent, on le retrouve chez les

enfants et les adultes qui viennent consulter au Centre ; ce qui est spécifique, en revanche, c'est que cet écart entre fantasme et réalité est déjà fortement sollicité lors des différents remaniements qui caractérisent le passage adolescent. Autrement dit, au trauma pubertaire structural se conjugue le traumatisme issu d'une violence politique agie dans l'espace social.

Ce qui semble advenir chez certains adolescents, c'est une sorte de prise en otage du couple « psyché-soma » par le réel. Tout paraît gelé, immobile. Le temps s'est arrêté et une idéalisation massive des figures parentales s'est souvent substituée au chagrin de la perte dans une tentative désespérée pour les maintenir en vie, ces parents qui n'ont pas pu lutter contre la barbarie ni protéger leur enfant. Le processus adolescent est entravé, comme si l'enfance continuait à réclamer ses droits derrière le masque d'une maturité surprenante. Le récit des violences est parfois coupé des affects, comme s'il s'agissait de l'histoire d'un autre, ou bien encore le passé est balayé d'un bloc, comme on efface un tableau noir d'un coup de chiffon : « avant moi, le déluge » semblent dire certains jeunes. L'adolescent se trouve pris dans une impasse subjective, il tourne en rond sur lui-même et cherche en vain la trace de ses pas qui le conduiraient à une issue possible ouvrant sur un deuil et une vie supportables.

Ce gel de la pensée ne signifie nullement que l'imaginaire s'est appauvri, mais qu'il est envahi, littéralement colonisé par la scène traumatique, au point que les frontières deviennent parfois si floues que l'on entendrait une certaine « tonalité psychotique » dans le discours de certains jeunes. L'envahissement est tel, que la seule manière de se défendre psychiquement serait d'endiguer le flot des images qui s'impose malgré soi, à travers des hallucinations transitoires par exemple. Vaine tentative, le cauchemar se déroule en continu de jour comme de nuit. « J'ai la tête qui chauffe », me disait souvent un jeune patient, tant était mobilisé son effort pour vaincre ce spectacle de chaos et de mort. La seule issue possible pour lui était alors de s'évanouir. Des syncopes en chaîne pour ne plus « voir ça », pour s'absenter à son propre regard. Trou dans la mémoire, mais aussi métonymie du trou...

Pour certains adolescents, la distance parcourue, à la fois géographique et temporelle, entre le pays d'origine et le pays de l'exil est impossible à mesurer, à ressentir, encore moins à symboliser, car c'est la violence et la mort qui les ont contraints au départ, en laissant derrière eux des disparus sans sépulture qui reviennent les hanter. « J'ai rêvé de ma mère, cette nuit, me disait ce jeune en proie à une vive émotion, elle était là tout près de moi, mais elle ne me reconnaissait pas. Je lui prenais le bras en l'appelant doucement, je lui disais mon prénom, que j'étais son fils, mais elle me regardait bizarrement sans rien dire, comme si elle était devenue muette ; soudain, elle a dégagé son bras pour aller s'asseoir dans un coin et jouer à la poupée. Moi, je me suis réveillé à ce moment-là en pleurant. » Pour cet adolescent, le chagrin et l'angoisse trouvaient enfin un point de passage par le rêve à travers une identification à cette mère à la

fois muette et petite fille insouciant et indifférente au monde extérieur. Le silence de la mère venait attester un trou dans le discours, en tant que trace de l'innommable du réel.

Je pense également ici à un autre jeune qui, lors d'un voyage en province pour se rendre en colonie de vacances, put enfin sentir le passage effectué trois ans auparavant entre son pays d'origine et la France à l'occasion de son retour à Paris. Il se trouvait seul sur un quai de la gare du Nord et fut pris soudain de violents tremblements : « C'était la première fois que je sentais que j'étais ici, me dit-il, la première fois que je voyais autour de moi et que j'arrivais quelque part. » Pour lui, il était question de retrouvailles avec une temporalité psychique jusqu'alors écrasée par l'événement traumatique. La brutalité de la guerre avait érodé tous les reliefs, il n'y avait plus de bordures, plus de paysages ni d'alentours. Le monde était resté dévasté par une violence irreprésentable, comme une terre desséchée où il errait sans but. L'espace et le temps étaient engloutis par la fixité de la scène de mort qui le dévisageait sans cesse. Son regard fasciné l'avait soustrait à sa parole et nous avions dû surmonter lui et moi pendant des séances interminables l'horreur du meurtre pratiqué devant lui et le « silence de mort » qui s'ensuivit et qui l'avait enclos dans un profond mutisme. Et lorsque sa voix parvenait exceptionnellement à se frayer un passage lors des séances, j'entendais une voix à la tessiture indéterminée, ni voix de fille, ni voix de garçon. L'adolescence avait battu en retraite, retranchée à l'intérieur d'un corps d'enfant.

Si l'adolescence est un véritable « temps d'affolement¹² » où la question du devenir fou insiste aux limites de la raison, que se passe-t-il lorsque le débordement pulsionnel lié au trauma pubertaire est télescopé par le réel d'une violence agie ? Un affolement qui se cumulerait à un autre ? Ou plutôt deux affolements qui se recouvriraient l'un, l'autre, comme pour tenter de s'annuler ? Plus rien ne bouge ?

Face aux effets de la violence, on peut distinguer au moins deux destins possibles pour l'adolescent : la neutralisation de toute agressivité interne et externe, ou la pratique d'une sorte de dialogue inconscient avec la violence. Le premier processus suppose la mise en place d'un cadre de vigilance permanent, telle la figure d'Argus doté de mille yeux, ainsi qu'un certain maniement du clivage, ce que j'ai évoqué plus haut. Mais il s'agit là d'un barrage illusoire qui finit par céder un jour ou l'autre, jetant alors l'adolescent en pâture à une réalité insupportable. En ce qui concerne la seconde issue, à laquelle je vais m'attacher ici, l'extrême violence dont l'adolescent a été victime et/ou témoin ne serait abordable qu'en étant mise en acte. Une « mise en œuvre » plutôt qui constituerait la seule opération possible pour tenter de donner forme à ce qui n'a

¹² O. Douville, « D'un devenir qui prend le tour de la folie, ou des séductions adolescentes par le franchissement », dans *Peut-on devenir fou ?*, sous la dir. de P. Delaroche et J.-P. Mouras, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2004, p. 70-93.

plus de contours, à ce qui ne fait plus bord à la menace de la folie et au risque de dissolution dans la jouissance d'un Autre absolu.

Une scène traumatique taillée dans la fiction

Mila est une jeune fille originaire de la République Démocratique du Congo. Elle est l'aînée d'une famille de Kinshasa. Elle a tout juste 16 ans lorsque je la reçois pour la première fois. Dès les premiers entretiens, la jeune fille évoque brièvement ce qui l'amène à consulter. Elle a 12 ans à l'époque et elle passe la journée chez une amie. En quelques heures, tout bascule. Elle apprend que son père, qui appartenait à la Garde du Président Kabila assassiné peu de temps auparavant, a été soupçonné de complot et brûlé vif par les soldats. Elle apprend également que sa mère, ses frères et ses sœurs ont été tués. Je souligne ici l'importance liée à l'absence de Mila ce jour-là, qui n'a pas été témoin des violences infligées à sa famille. Cependant, elle n'a pas été pour autant épargnée quant aux exactions commises sous ses yeux par la suite.

Après la disparition tragique de sa famille, elle va vivre seule pendant deux longues années. Elle vit au jour le jour, se réfugiant parfois à l'intérieur d'une église, et devient « enfant de la rue », comme on dit là-bas dans sa langue maternelle. « L'urgence, précise la jeune fille, c'était de manger et de trouver un toit pour dormir. Le reste n'avait pas d'importance. » Après ces années passées dans la rue, elle rencontre un ancien voisin qui la recueille et l'emmène en Europe. Mais, lorsqu'ils arrivent en France, ce dernier la séquestre et tente de la forcer au mariage. Elle parvient à s'enfuir et se réfugie dans une gare, avant d'être orientée vers les services de l'ASE (Aide Sociale à l'Enfance) qui la placent tout d'abord dans une famille d'accueil, puis dans un foyer pour adolescents.

C'est une jeune fille à la fois farouche et extrêmement volontaire. Son allure est fière et elle s'exprime avec une maturité tout à fait surprenante. Au point que la brutalité de son histoire est restituée telle quelle, sans affect, à la manière d'une journaliste présentant le journal télévisé. Hyper maturation décrite par Ferenczi¹³ qui se développe sous la pression de l'urgence traumatique : « Enfant savant » dont une part est réduite au silence. D'ailleurs, Mila en dit quelque chose : « Je me parle à moi-même tout le temps, comme s'il y avait deux personnes en moi, est-ce que je suis folle ? » me demande-t-elle un jour. La petite fille de 12 ans est endormie quelque part à l'intérieur, et elle lui parle sans arrêt, comme on parle à un proche plongé dans le coma.

Les pensées de l'adolescente sont arrimées à ce qu'elle a vécu. Les images s'imposent en permanence et des cauchemars répétitifs la réveillent en hurlant de terreur la nuit. Elle est poursuivie par des hommes qui veulent la tuer, elle trébuche dans un trou, elle voit des gens morts autour d'elle, entend des

¹³ S. Ferenczi (1932) « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Œuvres Complètes*, Tome IV, Paris, Payot, 1982, p.125-135.

femmes qui crient et s'éveille en sursaut et en larmes. Elle souffre par ailleurs de maux de tête et de troubles alimentaires. Cependant, le plus étrange pour elle, c'est que « tout ce malaise dans son corps et dans sa tête » a commencé en France. Elle ne se souvient d'aucun trouble particulier au moment des événements vécus entre 12 et 15 ans. Pas la moindre trace de peur ni d'angoisse. « Jusque-là, je me suis toujours débrouillée toute seule, pourquoi est-ce que je me sens si mal maintenant que je suis en sécurité ? » se demande inlassablement la jeune fille.

Durant les mois qui suivent, une émotion nouvelle vient se dire au cours des séances. La jeune fille se sent souvent en colère, sans savoir pourquoi, et elle m'explique que si elle se tient à distance des autres c'est par crainte que cette colère ne rejaillisse sur eux. Alors, cette violence qui la submerge se retourne principalement contre elle à travers l'apparition de symptômes somatiques répétitifs et de brimades qu'elle s'impose (se priver de sorties, de nourriture, se faire vomir, travailler plus et mieux au lycée, etc.). Par la suite, elle m'apprend que cette rage va parfois jusqu'à s'infliger des entailles au rasoir sur les cuisses. Crises qui ne sont apaisées que par la vue du sang qui coule : « Alors je me calme et je m'arrête », dit-elle. Elle me révèle cela sous le sceau du secret, comme si elle s'accusait d'un plaisir répréhensible et laisse soudain apparaître son désarroi d'être devenue pubère en l'absence d'une parole réconfortante de sa mère. Elle ne comprenait rien à ce sang qui s'écoulait d'elle, me dit-elle, en ajoutant aussitôt que ses règles ont disparu « aussi vite qu'elles étaient venues ».

On pourrait être tenté d'interpréter cette attaque contre le corps, en tant qu'expression d'une autopunition où la violence infligée aux siens se retournerait contre elle, comme une écriture du trauma à la surface du corps. Cependant, une autre lecture s'imposait à moi : dans la complémentarité de ces deux symptômes, aménorrhée et scarification, résidait une sorte de négociation de la violence par la jeune fille, en ce sens que cette association lui permettait d'intriquer plusieurs « entailles traumatiques » issues à la fois du débordement pulsionnel adolescent et de la violence réelle surgie dans son environnement.

Lorsqu'elle mettait en acte cette attaque du corps lors des rituels de scarification, elle éprouvait, avec une certaine dévotion voluptueuse exhibée lors des séances, la sensation du sang qui était chaud et qui coulait sur ses cuisses. Comme si elle tentait de donner forme, à travers ces coupures auto-infligées, à l'effroi provoqué par l'accès à la puberté : une blessure informe qui saignerait sans entaille ? Schize de l'œil et du regard¹⁴, qui la laissait médusée, en proie à une jouissance extrême dans la contemplation de ce flux sanglant. Ce qui lui avait littéralement « sauté aux yeux » demeurait invisible au regard et ne cessait d'insister à se donner à voir. Mais il ne saurait s'agir que de cela. Le couple « aménorrhée/ scarification » symptomatiquement associé figurait aussi une

¹⁴ J. Lacan, Le séminaire, livre XI, *les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 65-84.

sorte de mise en jeu de l'effraction traumatique provoquée par l'irruption de la violence dans la vie de cette adolescente et le spectacle fou des exactions pratiquées devant elle. Là où le fantasme échouait à se faire prêt-à-porter du sujet¹⁵, la mise en acte dans le corps venait tenter de jouer/déjouer ce réel qu'il s'agirait de voiler/obturer (aménorrhée) et de dévoiler/rouvrir (scarifications).

Autrement dit, il s'agissait là d'un jeu complexe où trauma pubertaire et traumatisme issu de la violence extérieure se conjuguèrent et se défiaient sans cesse pour la jeune fille, à travers ce marquage/démarquage du corporel. Ceci, afin de lui permettre de « se sentir », là où elle disait souvent qu'elle ne se supportait plus, mais aussi d'explorer sa culpabilité d'avoir survécu à toute sa famille là où l'entaille figurait à la fois la pénétration et le meurtre. J'ajouterai ici qu'un symptôme surnuméraire est venu prendre part activement à cette mise en acte, celui d'une anémie répétitive qui a nécessité plusieurs transfusions. Ce que la jeune fille vivait sur un mode persécutant, puisqu'il ne s'agissait pas, en l'occurrence, de son propre sang, mais du sang d'un autre, perçu comme un intrus dans cette « dialectique sanglante » à la vie, à la mort.

Par la suite, la pratique solitaire des scarifications a cédé la place à certains actes répétitifs au cours des séances. L'aménagement auto-érotique du rapport à la violence dans le corps venait se dénouer peu à peu dans l'espace de la cure. Pendant que Mila me parlait, elle se mettait à déchirer des tickets de métro qu'elle laissait tomber par terre en miettes. Comme un point de passage où le rituel de scarification accompli en privé se substituait à un acte métaphorique mis en scène hors du corps et partagé avec moi dans l'espace des séances. Alors que je soulignais cette rage qui s'abattait sur ces « titres de transport », la jeune fille me parla d'un viol et d'un avortement qu'elle avait subis à l'âge de 13 ans. Une violence anesthésiée par le clivage et réduite au silence pendant des années, tant sa portée était dévastatrice dans sa dimension incestueuse : le violeur était un père de famille réfugié dans la même église qu'elle et c'est sa propre femme qui avait fait avorter Mila, pour éviter le scandale.

Ainsi, cette élaboration s'ouvrait à de nouveaux acteurs, au risque d'éprouver et de manifester sa colère et sa déception envers l'autre. Colère envers ses parents qui l'avaient abandonnée malgré eux, contre cet homme qui l'avait abusée, mais aussi colère à mon endroit, qui s'exprimait notamment à travers une série d'actes manqués à l'occasion de mes départs en vacances.

Il me faut préciser pour conclure ce récit qu'un événement extérieur vint jouer un rôle majeur dans la cure de Mila. Lors d'une sortie organisée par son foyer, elle alla voir un film dont l'action se situait au Nigeria, pendant la guerre civile, et où un lieutenant de l'armée américaine avait pour mission de sauver un médecin retranché dans un village sous la menace des rebelles. Ce film donnait à voir une brutalité insoutenable, à travers des scènes de massacre

¹⁵ J. Lacan, *La logique du fantasme*, séminaire inédit, 1966-1967.

pratiquées à l'aveugle. La jouissance battait son plein... Cependant, plutôt que de quitter la salle sur le conseil de ses éducateurs, l'adolescente décida de « regarder jusqu'au bout » en s'accrochant, déterminée et en larmes, à son fauteuil. « C'était incroyable, me dit-elle, je voyais mon histoire, des choses que j'avais vues, mais c'était pas pareil, parce que c'était des acteurs qui jouaient. »

Ainsi, en évoquant cette expérience, la jeune fille était aux prises avec un sentiment d'étrangeté où angoisse et exaltation se mêlaient. Mais grâce à cette scène « incroyable », une véritable traversée du miroir s'était opérée pour elle, comme si elle s'était vue successivement entrer dans le film de sa propre vie et en ressortir pour regarder des acteurs prendre le relais de son histoire. D'un écran spéculaire, elle avait ressaisi son espace interne dévasté en confiant à l'autre, l'acteur, la place de la doublure. Une autre scène, taillée dans la fiction, s'était substituée pour Mila à celle de la scène traumatique réelle et offrait un écart nécessaire pour lui permettre de restaurer une trame fantasmatique. Le « c'était pas pareil » convoqué par le regard de la jeune fille signalait l'impossible pour elle d'être tout à la fois et l'angoisse venait faire contrepoids à l'effroi.

L'accueil et l'écoute de ces adolescents déracinés par la guerre et la violence agie dans le champ social requièrent souvent un travail en équipe. En effet, c'est en constituant un maillage humain et social autour de ces jeunes que l'on peut repérer et contenir les effets destructeurs de la violence tant sur le plan somatique que psychique. Un travail préalable nécessaire à la redécouverte par le sujet adolescent de son désir jusqu'alors réduit au silence par la férocité de l'Autre. Par ailleurs, il est évident que ce socle pluridisciplinaire trouve également sa pertinence du côté des cliniciens, comme des intervenants sociaux, car l'impact de la violence ne se limite pas à celui qui l'a subie.

À l'heure où j'écris ces lignes, de nouvelles lois sont votées en France comme en Europe, pour restreindre toujours plus les droits de la personne humaine et notamment celui de trouver quelque part une terre étrangère qui puisse l'accueillir et reconnaître son préjudice. Les frontières ne cessent de se refermer un peu plus chaque jour pour calfeutrer le fracas des violences commises impunément à travers le monde et créer l'illusion folle d'une terre d'asile régie par l'identique et la performance. Pour ces adolescents qui parviennent parfois, c'est-à-dire légalement, à trouver ici un refuge, il leur faudra non seulement affronter la douleur et la perte de leurs repères arrachés au pays d'origine, mais aussi les effets pervers de cette illusion produite par le pays d'accueil.